

Le putelangué ¹.

(Journal d'une chose)

Le “putelangué” consiste à escamoter le réel derrière un discours qui refuse de le nommer. (DLC² fragment 10).



La turlutaine de l'éducation

Le “journal d'une chose” revient souvent à la formule de Gilles Deleuze : “*La bêtise a raison, la bêtise a toujours le dernier mot*”. Il n'est ni le premier ni le seul à le constater. Sakyamuni, Lao Tseu, Moïse, Héraclite, entre mille, n'ont pas dit autre chose.

La bêtise ou la bestialité (il n'y a jamais très loin de l'une à l'autre), voilà notre moteur. L'Homme ne serait pas devenu ce qu'il est sans elles. Heureusement qu'à la bêtise et à la bestialité, répondent la pensée et la conscience qui nous permettent de leur mettre un frein.

Et pas la raison ? Non ! L'exemple des Nazis qui ont poussé la bestialité au-delà du concevable nous a démontré que *raison et bêtise savent faire bon ménage*. Du reste, l'expérience l'atteste, cette arme propre à l'homme, je parle de la raison, mieux que les griffes, les crocs, le dard, le venin, lui a permis d'atteindre un degré de bestialité que nul animal n'a poussé aussi loin que lui.

Il n'est rien au nom de quoi on ait tué davantage qu'en celui de la raison.

Et qu'on ne nous enfume pas avec cette turlutaine de l'éducation qui nous est présentée comme un antidote contre le terrorisme ! On voudrait nous faire croire que tous les *terroristes* sont des abrutis, des dégénérés, des barbares incultes, or, rien n'est plus faux. Depuis Alexandre III de Macédoine (précepteur, Aristote, excusez du peu), en passant par les Nazis, jusqu'aux actuels suppôts de *Mammon*, ces milliers de malades autolâtres qui dispensent ou ont dispensé la souffrance pour mieux assouvir leur soif de pouvoir, tous ont, ou avaient, reçu de l'éducation, sont, ou étaient, *civilisés*, bien élevés, propres sur eux et tout le bazar. Des tyrans et des criminels terriblement efficaces voilà ce qu'en a fait l'éducation et elle concourra à former des individus capables de théoriser l'action terroriste en la rendant plus efficace, rien de plus.

Ce n'est pas parce qu'ils étaient incultes, stupides, voire fous que les Nazis ont commis l'innommable, car, nous dit Hannah Arendt, ces gens appartenaient à l'un des peuples les plus

1 - Mot forgé par agglutination pour désigner le langage des putes, il convient de dire “le” putelangué. Rien à voir avec l'honorable commerce du sexe. Pute venant de puer, toute ordure est une pute.

2 - DLC : Diogène le Cynoque.

civilisés, et partant cultivés, de la Terre, et quant à la raison et à la morale (eh, oui !) ils en avaient à revendre. C'est l'absence de conscience qui a les a conduits à faire ce qu'ils ont fait. L'inculture n'a jamais fait une bête féroce d'un agneau, et un monstre éduqué reste un monstre.

On ne peut ouvrir la conscience de quelqu'un qui n'en possède pas.

Éduquer c'est dresser.

Éduquer les individus pour qu'ils pensent comme vous, c'est du dressage. Malgré ce qu'essaient de vous faire gober les *médiocrates* et leur *putelangué*, agissant de la sorte, vous ne civilisez pas les peuples, vous les colonisez.

Le monde déliquescence que nous avons sous les yeux couronne plusieurs siècles de prédation occidentale.

Ce qui en dit long sur ce qu'il faut attendre de la raison qui est la sienne.

L'occupation achevée, quand elle a retiré ses billes des pays colonisés, elle a laissé des friches derrière elle, des écoles délabrées, des hôpitaux vétustes, des routes éventrées, des équipements archaïques, un tissu industriel sous-développé.

Et personne pour les relever, car les écoles n'étaient là que pour rentabiliser le capital humain. Un personnel sain sachant lire est plus productif que mal-portant et analphabète, de plus, confier aux aborigènes les postes mineurs d'encadrement revenait moins cher que de recourir aux services de métropolitains.

N'entrons pas dans les détails. Nous avons le résultat sous les yeux.

Des démocraties de pacotille au pouvoir de mystificateurs, le vice érigé en vertu, le machiavélisme comme moyen de gouverner, la réussite à n'importe quel prix, tricherie, hypocrisie, magouille, parjure.

Avec le savoir, les avancées de la recherche, une technique de plus en plus pointue, des outils extraordinaires, on aurait pu attendre une évolution de l'humanité dans le sens de la sagesse.

Mais regardant partout, l'Histoire, l'actualité, le quotidien, point ne se trouve de sagesse, rien n'est que folie. L'Homme est resté ce qu'il a toujours été, un animal mu par le moteur archaïque de sa bestialité. Les seuls avantages qu'il tire des progrès de sa connaissance sont des méthodes toujours plus actives et contraignantes à la fois que moins visibles pour asservir ses semblables, construire des argumentations alambiquées pour suborner les foules grâce à la connaissance acquise dans les sciences cognitives, parallèlement, il augmente l'efficacité des artifices culturels, ces cache-misère grâce auxquels il pose le masque d'une humanité illusoire sur cette férocité native qui fait de lui la bestiole probablement la plus monstrueuse de l'univers connu.

La civilisation occidentale est tout dans l'apparence, elle tient surtout dans un art, celui qui consiste à poser une fine pellicule de propreté - le verni culturel – sur la montagne de son fumier.

Trois mots la résumant : monnaie, monnaie, monnaie. (Exécration de l'or !)

Éducation et civilisation sont les mots dont usent ceux qui vous mettent sous tutelle “*dans votre propre intérêt*”, colonisateurs et autres soi-disant protecteurs, pour justifier leurs exactions.

Une communication vicieuse.

“Méfions-nous de ce que les mots font dire au monde. Se posant sur les choses, ils nous les cachent souvent.” (Diogène le Cynique fragments.)

Ce n'est pas parce qu'ils sont incultes, stupides, voire fous que les tenants de la France *féodo-partiate* entretiennent l'innommable *putainerie tutélaire*. C'est parce qu'ils sont des bêtes.

Quand la bêtise fait la loi, vous vous retrouvez en face d'un État, d'institutions, d'un appareil judiciaire, d'agents de type *Eichmann* pour qui l'être humain n'est rien de plus qu'une sorte de chose, un élément statistique, un numéro sur une liste. Les abrutis de ce genre, car détenant le flingue du

pouvoir, (ce qui leur permet de contrôler la contestation), appellent raisonner le talent de faire paraître vraies des choses manifestement fausses. Ils ne craignent pas de soutenir que la vérité se trompe. C'est tout simple ! Ils leur suffit de la déclarer illégale moyennant une gymnastique absurde, laquelle consiste à faire dire à la loi tout et son contraire en se conformant à la règle suivante : “*la loi c'est la loi, surtout quand elle dit que la loi ce n'est pas la loi*”.

Quand la bêtise fait la loi, enfantillages, impudeur, friponnerie, malpropreté, fourberie, vous vous retrouvez en face d'individus dénués de scrupules, vils, effrontés, lâches, cruels, narcissiques, et qui tiennent pour entendement ce qui n'est que du vice, disposition que la bêtise croit être de l'esprit. Oui ! Elle confond les deux, elle ne peut concevoir, (faute d'en posséder), qu'il n'y a pas d'intelligence sans conscience. À ses yeux, la sincérité fait un suspect de celui qui la pratique.

Quand la bêtise fait la loi, vous subissez le joug de petits *Ubus* qui décrètent que l'erreur a raison, (et vous imposent de le croire), que le noir est blanc, que la terre est plate et que les preuves du contraire que vous leur mettez sous le nez n'existent pas, refusant de nommer les choses pour ne pas les voir afin de mieux les nier, bref, de moufflets de deux ans d'âge mental qui, pris la main dans le sac, vous affirment sans sourciller que c'est lui qui les a agressés.

Il est vain de démontrer leur bêtise à des primates pour qui, précisément, l'intelligence consiste à être bête, et à l'être le plus possible, ce dont ils tirent une grande fierté. Ceci compris il est naturel que la bêtise fasse la loi sur la planète des singes, et puisqu'elle y fait la loi, elle a raison, or, la raison du plus fort étant toujours la meilleure (en même temps que la plus bête), celui qui tient *la kalach' de l'autorité* a forcément le dernier mot.

Ainsi qu'il fut observé au sujet de Cassandre, quand l'intelligence consiste à être bête, par la force des choses, celui qui n'est pas bête ne peut être que fou.

Partant, *puisque c'est l'unique moyen de ne pas être bêtes, soyons fous !*

Quoi d'étonnant à ce que cette bêtise institutionnalisée accouche d'une communication vicieuse que je nomme, par dérision, le “*putelange*”, plus rarement le “*médiolacte*”, (Jean Baudrillard préférant la dénomination “*langage totalitaire*”).

Le contrôle des personnes, d'une population, ou, comme c'est le cas dans la *putainerie tutélaire*, d'un individu qu'on cherche à soumettre, ne peut s'effectuer sans une maîtrise totale de la communication.

Il n'y a pas de pouvoir sans pouvoir d'avoir raison.

Or, l'art d'avoir raison en toutes circonstances, serait-ce contre les faits, commande de disposer d'un langage permettant de faire paraître vraies des choses manifestement fausses. C'est l'essence de la sophistique. Pour pouvoir avoir raison contre la raison, ceux que Dominique F* appelle les “*dictateurs*”, les sectes, les religions, les idéologies obscurantistes, les manipulateurs, tous doivent développer un type de communication, un langage, à leur main.

Dans le système pervers qu'a instauré le P***, nous relèverons en lisant le journal de C*P* (13/04/2015, 26/04/2015, 08/06/2015) des éléments qui trahissent une relation vicieuse en ceci qu'il n'y a pas réellement échange, le discours circule à sens unique. Le 26/04/2015, est noté ce qui suit : “*Le P*** s'oppose à tout dialogue. Observons qu'il est impropre de nommer “dialogue” l'expression d'une volonté totalitaire qui fonctionne unilatéralement, en la circonstance, “soliloque” ou “monologue” étant les termes adéquats [...]. Le P*** ne répond pas aux questions que je lui pose (sauf quand elles sont anodines). Le P*** ne tient aucun compte de mes avis, de mes réclamations, de mes courriers*”.

Dans ce régime de la *protection des majeurs*, le *protégé* n'a pas de voix, celle du *MJPM* lui en tient lieu, et il n'y a pas d'autre parole que celle de ce dernier. Pour celui-ci, c'est l'idéal. Quand au *protégé*, que ça lui plaise ou pas, il est obligé d'être toujours d'accord, (surtout s'il ne l'est pas).

Pour interdire l'expression de la contestation, un bon pouvoir totalitaire commence par confisquer la

parole. Après quoi, puisque personne ne dit plus rien faute d'avoir les moyens de le faire, il en conclut que tous sont d'accord.

En somme, il nous permet de dire ce que nous voulons après nous avoir bâillonnés pour ne pas nous entendre.

Un mot sur les sirènes *médiocratiques* qui sont les voix accrédités des dominants. Gardiennes féroces de l'espace médiatique, elles monopolisent la parole en la réservant aux professionnels du *putelange* en même temps qu'elles en rendent l'accès difficile aux Cassandres, aux Socrates, aux amoureux du parler juste, au motif qu'il est vulgaire (ou hérétique) d'appeler un chat un chat puisque le faire revient à profaner le dogme de la pensée unique.

Pour en revenir au *putelange*, c'est le langage de ceux que nous regrouperons sous le nom de “*médiocrates*”, escrocs, (catégorie des *dictatuteurs*), politiciens, avocats, prédicateurs, idéologues, tribuns, toutes gens dont le succès dépend du contrôle qu'ils exercent sur le public par le truchement du verbe.

Pour y réagir et le combattre, il faut en connaître les rouages.

La connerie n'entend que le *putelange*, c'est le jargon des sirènes.

“Quand l'intelligence consiste à être bête qui n'est pas bête ne peut être que fou”, voilà pourquoi les gogos tiennent Cassandre pour une détraquée. Ils préfèrent s'en remettre au chant fallacieux des sirènes médiocratiques, lesquelles, sous peine d'excommunication, les exhortent à ne pas écouter les Cassandres, là-dessus, séduits par leur voix d'or, ils suivent le conseil des naufrageuses et embarquent bêtement sur des Titans dont chacun sait qu'ils sont insubmersibles.

En somme, il faut être très con ou démocrate pour se fier aux sirènes,

Le *putelange* repose sur trois piliers : double langage, injonction paradoxale, déni. Dans sa version basique le double langage consiste, pour l'émetteur, à envoyer deux messages contradictoires à une personne physique unique comme s'il s'adressait à deux individus distincts. De la sorte on affirme sournoisement (ou l'on nie) une chose sans l'énoncer ouvertement pour ne pas devoir en assumer la responsabilité. Via l'injonction paradoxale on délivre des messages antinomiques ou irrationnels. L'émetteur tient des propos divergents, déconnectés de l'événement en reprochant, par exemple, à une personne des fautes dont il sait pertinemment qu'elle ne les a pas commises. Cette communication paradoxale vise à disqualifier l'autre en opacifiant ses messages et à l'enfermer dans un isolement dont il ne peut sortir. On obtient de cette manière un effet de sidération chez la personne ciblée qui se montre incapable de réagir. Quant au déni, il ne se borne pas à contester les assertions qu'adresse un particulier à un autre, il va jusqu'à nier la réalité même du locuteur, celle de sa personne, en rendant son discours inopérant.

Ces utilisations perverses de langage qui feignent la communication sans jamais y entrer ont ceci en commun qu'elles jouent sur la duplicité du sens, qu'elles provoquent la dissociation psychique, qu'elles sapent et inhibent la volonté, qu'elles altèrent la conscience. Toutes jouent sur le déni.

Chez un enfant ou un adulte fragilisé soumis à des injonctions paradoxales répétées, c'est-à-dire lorsque l'injonction contient une proposition dont la fausseté est avérée, des troubles apparaissent pouvant aller jusqu'à la psychose. (À ce sujet, on parle de décompensation psychopathologique, c'est-à-dire d'une rupture de l'équilibre psychique pouvant se manifester par l'éclosion d'une maladie mentale).

La psychiatrie connaît les conséquences de tels agissements. Une personne exposée en continu au déni en sort traumatisée et grand pour elle est le risque de perdre son identité (psychose).

Avec l'acte de déni, le message que délivre l'énoncé est celui-ci : “*Tu n'existes pas !*”

La négation de la personne et la destruction de son identité ressortissent du lavage de cerveau. En ôtant son sens au langage ou en l'adultérant, tous les processus d'éducation d'un sujet ciblé s'en trouvent affectés, il est en quelque sorte déprogrammé. On brouille sa perception en faussant son

jugement, substituant à une communication saine une rhétorique où l'esprit perd ses repères puisque ceux-ci sont liés à des mots dont le sens est dilué, car sans référent identifiable, ou dont le référent est inexistant.

Qu'y a-t-il d'étonnant à ce qu'un pareil environnement suscite des *fous* ? On y tient la gentillesse pour faiblesse, l'honnêteté pour naïveté, celui qui dit la vérité est une balance, ne pas hurler avec les loups c'est être un lâche. On méprise le sous-fifre et la victime, ils ont systématiquement tort, on n'entend pas les sans-voix, on ne les écoute pas, on les piétine, on les broie, on les stigmatise, on les réifie par le truchement de *décerveleurs* dûment programmés pour le faire *honnêtement*, ou, du moins, *proprement*. (Nous faisons tous pareil, nous sommes dressés pour ça).

Putelange et médiocratie.

Le faible, celui qui se montre vulnérable, on le persécute, on raille son impuissance, on le pousse au désespoir. Exclut, il se réfugie dans la drogue, l'alcool, la folie, la violence tournée vers lui-même ou vers autrui, il *pète les plombs*. Ainsi, du statut de victime passe-t-il à celui d'indésirable social, on le présente comme un dégénéré, un taré, une menace pour la collectivité. Culpabiliser la faiblesse (ou/et la psychiatriser), ce qui signifie la mettre en situation d'accusé, voilà une des ficelles fondamentales de l'ostracisme. Et ça marche, surtout dans les parties *éduquées* du globe où l'on se présente comme démocrate, c'est-à-dire partout où l'on a délaissé les moyens d'oppression primitifs (mais où l'on flingue Socrate à vue). Lieux où l'on se prévaut de la *civilisation*, fiction dont l'histoire nous montre qu'elle n'est rien d'autre qu'*une forme raffinée de la bestialité*.

Répétons-le, il serait naïf de dénoncer comme déléterés des comportements acceptés par tous et tenus pour banals. Personne ne souhaite vraiment régler les problèmes qui en découlent. On voudrait seulement qu'ils ne se voient pas trop, les suicides, les troubles psychiques, la toxicomanie, etc., illusion démocratique oblige (l'art de planquer les balayures sous le tapis).

Dans un monde où c'est elle qui tient les rênes, cette médiocratie pour qui l'honnêteté est naïveté, la gentillesse, faiblesse, le mensonge, vérité, que lui opposer ? Comment parler des choses, ou les saisir, avec un langage qui refuse de les nommer ? Comment les penser ?

Via le *putelange*, la médiocratie construit un environnement peuplé de petits *Ubus* pour lesquels l'intelligence consiste à être bête. Il va de soi que dans un tel monde, celui qui n'est pas assez intelligent pour être bête ne peut être que fou. Un fou que les petits *Ubus* ont ainsi de bonnes raisons de ne pas écouter. (“*Le syndrome de Cassandra*”. Rappelons que Cassandra ne sait que dire la vérité. L'autorité, qui ne supporte pas la contradiction, peut la désigner comme folle pour se donner une “*raison*” de ne pas l'entendre, reste que ce n'est pas elle qui est malade, mais ceux-là qui, ne cédant pas à ses appels, préfèrent s'en remettre au chant captieux des sirènes.)

Sur ce principe, les petits *Ubus* ont nié l'existence des camps d'extermination dénoncés par les fous. Dans ce pays, pour ne parler que d'elles, il existe des dizaines, des centaines de milliers de personnes vulnérables chosifiées au nom d'une *protection* perverse. Avec leurs proches, ça fait beaucoup de fous que les petits *Ubus* ne veulent pas entendre.

“Pseudencéphalie”.

La perméabilité de l'esprit aux manipulations psychologiques est connue depuis longtemps. Objectifs : obtenir la conversion des esprits, arracher des adhésions plus ou moins librement consenties en retraitant le champ des consciences par voie de modification de la perception de l'environnement ; conséquences : atrophie de l'entendement, standardisation, robotisation des individus, restructuration des personnalités, (on contrôle mieux des individus formatés), désarçonner l'interlocuteur afin de ne plus avoir en face de soi une personne en état de réagir ni, par conséquent, de répondre.

Pour s'assurer le contrôle mental de la cible, on utilise la pression psychologique, suscitant délibérément la formation de névroses. On provoque chez elle des traumatismes afin de l'abrutir,

réduisant ses capacités de réaction, le mettant sous influence pour lui extorquer une collaboration sans condition. La soumission est à ce prix. Qu'en résulte l'émergence de psychopathies sérieuses chez quelques sujets est accessoire. Seul compte le résultat : altérer les facultés critiques de l'individu en vue d'émousser ses défenses.

Comme vu plus haut, on atteint ce résultat en usant d'un langage sans réelle référence dans le monde phénoménal puisqu'il ne répond plus qu'à ses propres codes.

La fin de ses utilisateurs étant d'avoir le dernier mot, coûte que coûte, serait-ce contre les faits, la communication, qui n'a de communication que le nom, s'exerce dans un rapport terroriste fondé sur une parole factice.

De nombreuses personnes placées sous le régime de la *protection* subissent ce type de programmation.

Comment voulez-vous que des personnes vulnérables, souvent amoindries intellectuellement s'en sortent lorsqu'elles se retrouvent engluées dans cette dialectique qui vise à éliminer le conflit en déshumanisant l'autre afin de pouvoir mieux lui reprocher de ne pas être en état de raisonner ?

Avec cette rhétorique qui refuse de nommer les choses, on parvient à présenter comme recevable l'idée que les personnes sous tutelle ne sont que des objets négligeables et “on” se donne le droit de les considérer comme tels.

Que les tuteurs, les curateurs, les P***, les juges, souffrant, comme beaucoup, de cette affection que nous nommons *raison ordinaire*, (vulgo : *connerie*), s'adonnent innocemment à la “*banalisation du mal*”, nous nous en moquons, il reste que, pour celui (le *protégé*) que les circonstances conduisent à les subir, se dépêtrer de comportements malsains dans un monde qui les trouve *normaux* se révèle une tâche impossible.

Lorsque vous êtes seul, isolé, coincé pieds et poings liés entre les pattes d'une bande de *cyborgs pseudencéphales* (association de *protection*, tu parles !) pour qui vous n'êtes qu'un objet sans droit aucun et de l'autre une *justice* (re-tu parles !) qui a décidé de ne pas vous entendre et laisse faire, concrètement que faites-vous ? Le choix est limité. On se soumet, acceptant d'être dépouillé (démocratiquement ?) de son humanité ? On prend la porte de sortie comme l'a fait Mme Sylvie V* ? On met fin à ses jours ? On se vautre dans l'alcool ou la drogue ? On récuse la légitimité d'institutions qui ne respecte pas elles-mêmes leurs propres fondamentaux ? On bascule dans l'érostratisme (en commençant par aller foutre le feu aux tribunaux) ? On va se jeter dans des votes de protestation extrémistes ? On demande l'asile politique à la Corée du Nord ? On rejoint les rangs de *daesh* ou du Califat, car la haine est un excellent palliatif à la souffrance, et s'armant d'une *kalach'* on s'en va flinguer tout ce qui bouge dans la rue ?

Qui sème le mépris récolte la haine. Quand on ne veut pas d'enragés dans la rue parce qu'ils nous font peur, il ne faut pas les fabriquer.

Avoir des droits, c'est bien, mais ça ne veut rien dire si l'on n'a pas les moyens de les faire respecter. Or dans ces affaires de tutelle, quand c'est la justice elle-même qui vous prive de vos droits et recours en contradiction manifeste avec toutes les lois et conventions dont elle se moque ouvertement, puisqu'elle se considère au-dessus d'elles, je le redemande, concrètement que fait-on ?

La dictature des mots.

Une bonne pensée dépend d'une communication saine, or, les pratiques dont usent les *médiocrates* s'articulent invariablement autour d'une intention manipulatrice. La parole est triturée, déformée, gauchie, instrumentalisée dans un esprit totalitaire qui évacue l'humain. Dans ses messages dominant double langage, injonctions paradoxales, dissimulation, réticences, mensonge, déni, désinformation. Comment s'y retrouver ? Confronté à un univers schizoïde dans lequel se superposent des quasi-réalités contradictoires, comment ne pas *perdre les pédales* ?

Tout système de croyance repose sur un discours accepté par tous (c'est-à-dire mis en commun, qu'il soit vrai ou faux importe peu) et qui prétend restituer rationnellement l'environnement. Par

conséquent, pour réorienter la croyance, il suffit de manipuler ce langage.

On n'est plus pauvre, on est économiquement faible ; on n'est plus chômeur, on est demandeur d'emploi (ou fainéant) ; on n'est plus aveugle, on est non-voyant ; on n'est plus arabe, on n'est plus noir, jaune, métis, sémite, on est issu de la diversité ; il n'y a plus de bombardements des populations civiles, il n'y a que des dommages collatéraux ; on n'est plus un vieux, on est un senior ; il n'y a plus d'expulsion, il n'y a que de l'éloignement forcé ; on ne contraint plus, on *normalise* ; on ne licencie plus, on ajuste les effectifs ; on n'est plus un vagabond, on est un S.D.F., au mieux, un sans-abri ; on n'est plus un mendiant, on est dans la précarité ; il n'y a plus de viols, il n'y a que des rapports non consentis ; on ne censure plus, on modère.

Ce “*langage totalitaire*” s'appuie sur un vocabulaire conçu pour travestir, édulcorer, contraindre le réel à dire ce qu'il ne veut pas dire, arrivant, au passage (un vrai tour de force), à démontrer que “*La Vérité*” est fausse (ou qu'elle n'existe pas). Il construit une parole qui refuse d'identifier clairement les phénomènes, se cantonnant dans le flou, l'indécis, l'à-peu-près, l'innommé, l'inexact voire le contresens. “*On*” ne nomme pas les objets du réel, ce qui n'est pas nommé n'existant pas. C'est la *postvérité* de Trump qu'on peut encore nommer réalité alternative. Un exemple :

*Respectant en cela la loi infallible de la France nazoïde qui le définit comme une chose, le P*** nie la proposition “C*P* est un homme” ; or, si C*P* n'est pas un homme, il ne peut bénéficier des droits afférents à la condition humaine, puisque les droits de l'Homme ne concernent pas les choses. Donc c'est légitimement que C*P* est traité comme un paillason malgré ses prétentions extravagantes à se présenter comme humain.*

La vérité ? Il n'y en a plus. C'est le règne de la violence, du vice, de la duplicité. La raison ne peut être que la raison du plus fort, qui, en général, est aussi le plus bête. “*Le chef a toujours raison. Ein volk, ein Reich, ein Fürher !*”. Reposant sur la violence, une hiérarchie terroriste gouverne. “*J'ai le pouvoir, donc j'ai raison*”. La détention de la kalach', ça aide à ne pas penser. Je flingue donc je suis. “*Le cynisme, le mensonge et le non-respect de la parole donnée deviennent monnaie courante. [...] Entre le mensonge et la langue de bois, personne ne peut plus avoir confiance. [...] on finit par considérer comme normaux les abus de pouvoir, les manipulations, la corruption, les dérives mafieuses*”. (M.-F. Hirigoyen). Pire, au quotidien, tous, nous assaisonnons nos discours avec ce “*langage totalitaire*” auquel chacun de nous est contraint d'adhérer, à défaut, “*on*” est un factieux, un inadapté ou un fou. Sanction : l'autorité vous montre du doigt, le groupe vous exclut.

Néo-négationnisme.

Question de Laure G*, interpellée à ce sujet par une personne indignée d'un usage qu'elle estime déplacé dans ce contexte : “*Peut-on ou non employer le terme “négationniste” pour désigner ceux qui nient ou minimisent les abus tutélares ?*”

Re- “*En substance, le régime nazi réussit comme tous les régimes totalitaires à faire passer, aux yeux d'une partie de la population, le mal pour le bien ou au moins à le “blanchir”*”.

Pour réaliser cet objectif, il suffit aux dominants et à leurs zélotes, *les collabos de la modernité*, de prohiber l'usage des mots qui, la décrivant sans concession, risquent de rendre visible leur turpitude. Dans la foulée, ils liquident les Cassandres qui osent s'en servir malgré tout, généralement en les présentant comme des fous.

Nous avons baptisé *putelange* ce langage de la raison ordinaire dont usent les *médiocrates*, ces *bons aryens* pour qui l'intelligence consiste à être le plus bête possible, le “*putelange*” étant l'art d'escamoter le réel derrière un discours qui refuse de le nommer...

... ou qui interdit d'employer les mots qui pourraient le faire.

Ce qui débouche sur cette sanie intellectuelle dont souffrent nos gentils démocrates : le déni, attitude typique de nos *bons aryens*.

Exemple. Mme Sylvie V* est morte dans des circonstances immondes. Mais cette fin écœurante ne scandalise pas nos censeurs intégristes du verbe. Ce qui les indigné, c'est que l'on parle de

“*négaionnistes*” à propos des gens - comme eux ? - pour qui la mort de Sylvie n'est pas un problème – *c'est le mieux qui pouvait lui arriver; n'est-ce pas ?* Sylvie n'était pas juive ; Sylvie a été victime d'un système qui, pour être pervers, n'était pas nazi ; conclusion, Sylvie devrait se réjouir d'être morte au bout d'une agonie terrifiante mais dans le respect des règles démocratiques.

C'est gerbant, vous ne trouvez pas ?

Les nazis, ce sont les autres, nous serinent ces gens-là. Et alors ? Les Nazis n'ont pas l'apanage de la monstruosité, les gentils démocrates pratiquent très bien une admirable bestialité (bien qu'elle ait l'air propre). Sans rien inventer, en se bornant à décrire leurs agissements, ce journal l'expose à merveille. Ils honorent le vice et la violence, criminalisent la faiblesse, sèment la souffrance, chosifient les plus vulnérables d'entre eux, ils pratiquent l'*autruicide* de masse, excluent à tour de bras, mais ils n'y voient rien que de bien et de normal puisque c'est fait dans le respect des lois tordues qu'ils ont bricolées pour pouvoir leur faire dire ce qu'ils veulent, à savoir tout et son contraire. Nazie, stalinienne, *démocrato-mammonienne*, figure ubuesque, la *bêtise* quelle qu'elle soit, partout, en tous temps, recourt invariablement aux mêmes embrouilles.

Aux yeux des bons aryens, ce n'est pas que la démocratie féodo-spartiate tue Sylvie, Nathalie, Francis,- et combien d'autres chaque année ? - qui est mal, puisqu'elle le fait légalement, pour eux, ce qui est criminel, c'est d'en parler. (Cf. “Retour à Birkenau”).

Peu importe l'idéologie qui l'inspire, la monstruosité reste monstruosité. Et quand un crime s'accompagne de *déni*, “*négaionnisme*” est le juste terme pour désigner l'attitude scandaleuse de ceux qui refusent de le voir. Il faut employer les mots qui disent clairement l'horreur des choses quand elle se montre à nous. L'ordure n'est pas l'apanage des nazis.

L'esprit de Goebbels.

Quand on est économiquement fragile – avons-nous dit, n'ayant pas les moyens de faire respecter ses droits, on ne peut rien opposer à la saleté qui nous asphyxie, seuls nous restent les mots qui la montrent. Or, à en croire nos bien-pensants, si nous avons le droit d'être violé.e.s, il nous serait interdit d'en parler. Mieux ! Nous devrions même être condamné.e.s quand nous le faisons.

À s'appuyer sur des discours sans substance qui refusent de nommer le réel, on finit par verser dans une indifférence criminelle dont - et c'est le pire - on croit fermement qu'elle est vertueuse.

Pauvres types ! Fidèles à l'esprit de Goebbels, après avoir empêché les victimes de parler de leur calvaire en leur interdisant d'employer les mots qui peuvent le décrire, ils osent contester la réalité de la criminalité tutélaire au motif que *n'existe pas ce qui n'est pas nommé*. Soyons sérieux ! Serait-elle pratiquée sous couvert de la loi, démocrate ou nazie, l'atteinte à la dignité humaine est un crime, *Sous-hommiser* des personnes vulnérables qui nous sont confiées, profitant de ce qu'elles sont incapables de se défendre, ce n'est pas seulement de l'abus, c'est lâche, c'est abject, c'est *nazoïde*, c'est bestial, c'est *hitlerâtre*. Désolé pour les puristes à la manque, mais nous en rajoutons délibérément à leur intention.

Petite parabole pour leur édification : *Certain jour, Nasreddin constatant que le soleil se lève à l'est, voici qu'un contradicteur lui soutient obstinément qu'il se trompe. Réponse de Nasreddin : “Soyons précis, honorable contradicteur, ce n'est pas moi qui me trompe, c'est le soleil qui a tort de se lever à l'est”*. Exégèse : Il n'existe qu'une manière de combattre efficacement la bêtise, être encore plus bête qu'elle.

Quand le réel qu'il a sous les yeux ne lui convient pas, le *bon aryen* standard accuse ceux qui ne font que le rapporter d'être des faussaires, de s'égarer, de tout mélanger, de cultiver le pessimisme, etc. avant de les vouer aux gémonies. Pourtant, ce même individu vous jure avec aplomb qu'il ne savait pas, qu'il n'a fait qu'obéir aux ordres, sacrifiant à son devoir, qu'il a agi *comme tout le monde*, lorsqu'il est pris, par l'effet du choc en retour, la main dans le piège de son “*négaionnisme*” simplet. On le voit, les Nazis ne sont pas les seuls à savoir entonner la “*Nurembergeoise*”, c'est un art auquel les démocrates s'adonnent aussi et avec excellence.

N'en déplaise aux *néo-négationnistes*, le vingtième siècle nous l'a démontré : ravalé à l'état de chose des personnes dont le seul crime est d'être faible dénote une orientation *nazoïde* (ou *stalinienne* si on préfère). Mais à l'instar du soleil qui a tort de se lever à l'est, peut-être le vingtième siècle s'est-il trompé en nous montrant des choses qui n'auraient pas dû se passer. Auquel cas, les *négationnistes* sont dans le vrai : le régime des tutelles c'est “*Le meilleur des mondes*”, les esclaves et les femmes n'ont pas d'âme, le viol est un délire d'hystérique, la colonisation était un bienfait pour les populations qui l'ont subie, il n'y a jamais eu de torture en Algérie ni de programme d'extermination nazi des Juifs, la Terre est au centre de l'univers, (d'ailleurs, elle est plate), le petit papa Noël démocratique existe, Sylvie Velghe est morte accidentellement, la France est le pays des droits de l'Homme, ainsi de suite. Et, surtout - je dirais même plus, surtout - les *négationnistes* sont une chimère, il n'y en a jamais eu.

Démocrate, stalinienne ou nazie, la bêtise ne peut pas comprendre qu'elle est bête, encore moins l'admettre, sinon elle ne serait pas bêtise. Aussi demanderai-je aux *médiocrates* invétérés d'aller exercer ailleurs.

“Qui se sent morveux se mouche”.

“*La négation est l'action de nier la réalité ou l'existence de*”, rien de plus, et rien de moins. Partant, la réponse à la question de départ est “*oui*”, on peut employer le terme de “*négationnistes*” pour désigner ceux qui nient ou minimisent la criminalité tutélaire, dès lors que c'est le mot qui traduit avec le plus de force le déni malsain auxquels se livrent nos monstres à nous, ces *bons aryens* de la modernité post-nazie.

On ne peut pas d'un côté faire les mêmes saletés que les nazis et de l'autre se plaindre d'être comparés à eux. Les conneries, c'est bon, là ! Il faut quand même appeler les choses par leur nom !

Au demeurant, à l'heure actuelle, le négationnisme qui doit nous préoccuper en priorité est celui qui consiste à nier le “géocide” auquel se livrent les Ubus de la finance mammondialiste tueuse de planète.

Le géocide étant un génocide à la puissance dix.

Pour dire que les “géocidaires” n'ont rien à envier aux Nazis. Il se peut que cela déplaise à certains, reste que c'est ainsi.

Le sens des mots ?

Note trouvée sur un blog :

“Les manifestants blessés au visage ne sont pas des “gueules cassées”, expression qui appartient au vocabulaire de la guerre de 14-18.

Les manifestants aspergés de lacrymogène ne sont pas “gazés” comme certains l'affirment.

Le mot “gazé” renvoie à l'idéologie, à la Shoah, au génocide des juifs.

Le climat est pourri.

L'air devient irrespirable.

Les mots ne veulent plus rien dire.

Quand certains comparent le sort des juifs en 1940 à celui des gilets jaunes c'est évidemment mensonger mais c'est aussi ignoble ».

Mais quand son auteur dénonce le discours d'autrui comme étant ignoble, cela prouve-t-il que le sien ne l'est pas ? Lui suffirait-il d'accuser l'autre de mentir pour prouver qu'il dit la vérité ?

Revenons aux termes de la note.

“Gueule cassée”. S'il est exact que le terme renvoie initialement à la “Grande Guerre”, il reste, quand je me fais casser la gueule, et que le résultat est un maxillaire brisé, un œil perdu, une

pommelette explosée, la boîte crânienne enfoncée, que j'ai bel et bien la gueule cassée. D'où vient-il, ce totalitarisme verbal qui prétendrait m'interdire d'exprimer les choses telles que je les ressens et, surtout, telles qu'elles sont ?

Autre chose. Gazer, signifie tout simplement exposer à un gaz, sous-entendu que ce gaz provoque, au minimum, de l'inconfort chez qui l'inhale. Bien sûr, être *lacrymogénisé* n'est pas être *ypérite*, mais il n'en est pas moins vrai que le gaz lacrymogène est un gaz – lapalissade nécessaire, puisque l'auteur de la note l'ignore – autant que l'ypérite, et s'ils n'ont évidemment pas le même degré de toxicité, il reste qu'être gazé à l'un ou à l'autre, c'est toujours être gazé.

Pour en venir au plus drôle, si nous réservons le verbe “gazer” aux victimes de la Shoah, y ont subi quoi les grivetons ypérites de 14-18 ?

Quand on revendique la précision, le minimum est de s'y tenir jusqu'au bout, à défaut, les jolis laïus sur le sens présumé des mots n'ont plus ni queue ni tête.

Sauf pour ceux qui sont dans la fusion cognitive, mais ça se soigne, les mots en eux-mêmes ne veulent rien dire. Ce qui compte, c'est ce que nous font voir les choses quand elles se montrent à nous, après, chacun le verbalise en s'aidant du bagage poétique qui lui est propre.

Le “*putelange*”, expression du totalitarisme *médiocratique*, est le terrorisme sémantique qu'impose l'idéologie bien-pensante en aseptisant, - en la désinfectant ? -, en l'expurgeant, en uniformisant la langue, prétendant en bannir les mots qui, nommant clairement les choses, permettraient de les saisir. Ceux qui voudraient nous contraindre à parler comme eux n'aspirent à rien moins qu'à nous empêcher de penser.

Généralement, ils interdisent de nommer les choses pour se donner le droit, ou le pouvoir, de les nier quand cela les arrange, (ce qui n'est pas nommé n'existant pas).

Nous l'avons vu avec le vocable “*négationnisme*”. Qu'il s'applique, dans un sens particulier, à ceux qui nient les crimes nazis, c'est un fait que nul ne conteste, mais cela n'autorise personne à confisquer ce terme en le réservant à ce seul usage, les intentions de ceux qui se livrent à ce tour de passe-passe étant carrément ignobles, elles, pour le coup, puisqu'elles donnent à entendre qu'on n'a pas le droit d'être une victime quand on n'est pas de confession judaïque, comme Sylvie Velghe ou Nathalie Dale ! (Exemples pris au hasard, ou presque).

Une discrimination en creux, en quelque sorte, mais plus puante encore que les autres, car s'exerçant sur des êtres désarmés que nul ne défend puisque tous la jugent normale.

Les médiocrates qualifient de démocratique un régime qui honore le vice et la violence tout en criminalisant la faiblesse, de laïque une république idolâtre qui se prostitue dans les temples de Mammon, d'État de droit un pays où le droit est payant et l'égalité élastique.

Nous le voyons, grâce au putelange les mots deviennent flous, ils n'ont plus aucun sens et ceux qui contrôlent le continuum médiatique parviennent à faire dire à la réalité tout et son contraire selon que l'exigent les circonstances, pouvant soutenir que le vérité se trompe.

Putelange et médiocrates.

Les petites gens ne peuvent pas gagner les batailles s'ils ne comprennent pas qu'on ne combat pas les dominants en respectant les règles que ceux-ci ont édictées, et que l'on ne débat pas avec ces mêmes dominants en acceptant d'user d'un langage que ceux-ci ont expurgé pour arriver à ne pas nommer ce qui les dérange, leur permettant de le nier (ou de soutenir tout et son contraire, selon les circonstances).

C'est folie que d'espérer vaincre l'opresseur avec les armes qui font justement la force de cet oppresseur.

Celui qui accepte, en les respectant, des lois qui font de lui une *chose* et n'ose pas opposer à ses maîtres les mots qui dénoncent leurs saletés, celui-là mérite son sort.

Ayons le cran d'appeler un chat un chat et valorisons ceux qui osent le faire au lieu que de les dénigrer bêtement en donnant dans le panneau des médiocrates et de leur subtil apartheid.

Au moins nous éviterons de nous laisser entraîner dans le piège du crétinisme narré dans les pages suivantes.

Les médiocrates ne font pas de battage - ou ils en font peu - autour d'un SDF retrouvé mort sous un pont ou ailleurs, ni quand on retrouve chez eux les corps momifiés d'une personne âgée, ou sous tutelle, ou malade, victimes de l'isolement. Ils claquent abandonnés, oubliés, ignorés. Pas de procès pour eux. C'est comme les gilets jaunes, dont on se fout qu'ils crèvent la dalle. Ils ne sont pas tout à fait comme nous, ce sont des ratés, des minables et, osons le dire, des sous-hommes. Ils ne comptent pas. Mais qu'on touche à la chemise d'un bon aryen de la démocratie, méritant et tout, alors là ça devient scandaleux, intolérable, criminel, il faut des coupables, les médiocrates réclament des exemples. Elle est là, la vraie violence, partout où ça pue parce que la bêtise fait la loi.

(Les médiocrates, - médias, *politocards*, *économinus*, *Ubus* de la finance, etc. -, ce sont les maîtres du jeu médiatique. Syn : sirènes médiatiques).

Combattre des individus qui jugent naturel de traiter leurs semblables comme leurs choses, ce n'est pas de la violence, c'est de la prophylaxie, ou alors il faut admettre qu'éliminer des virus pathogènes est d'une violence inouïe.

Retour à Birkenau. (Petit apologue).

Des gens qui se comportent comme des bêtes ne sont pas dans la barbarie, les barbares restent des hommes, mais dans la bestialité. Ce sont des bêtes.

Nous situerons la présente action à Birkenau (autrement connu sous la dénomination d'Auschwitz II), en 1942. Imaginons un complexe balnéaire (soit des douches) flambant neuf, devant lequel parade un officier nazi dans son impeccable uniforme de Schutzstaffel (S. S.).

En dehors de dérives d'ordre politique dues à une vision du monde un tantinet restrictive, dans la vie courante, au quotidien, la plupart des nazis étaient exemplaires : aimables, polis, vertueux, corrects, respectueux, irréprochables, charitables, même, comme beaucoup d'entre nous, en somme, et plus généralement comme tous ceux qui donnent des leçons de *respect*. (On le sait, les nazis font d'excellents démocrates).

Bref, ce nazi-là était parfaitement estimable, ce que ne contestait pas l'assistance : soldats, surveillants, sympathisants plus ou moins déclarés du régime, le personnel administratif du lieu (un espace de villégiature appelé “*Camping gaz*”, du genre de ceux que les mauvaises langues nomment des camps d'extermination), et quantité d'autres personnages non identifiés et sans intérêt.

Là-dessus, voici, encadré par d'honorables gardiens, que survint un troupeau (il n'y a pas d'autre mot pour le désigner) indiscipliné d'individus à l'aspect repoussant, hâves, pouilleux au sens propre (si l'on peut dire), dépenaillés, sales, et très odorants. Beurk !

Soyons rigoureux et sincères, reconnaissons qu'hommes ou animaux, nous ignorons ce qu'ils étaient. Seulement pouvons-nous affirmer que cela paraissait vaguement anthropoïde. Selon l'un de ces je-sais-tout qui prolifèrent sur notre planète, il s'agissait de tziganes ; selon un autre, ils ressemblaient plutôt à des slaves ; “*à des Israélites !*” lança un troisième. Quelqu'un avança qu'en l'occurrence, ça n'avait pas d'importance puisque ce n'était pas humain.

Après les avoir fait disposer en une file approximativement rectiligne, le respectable officier, usant d'une grande courtoisie, convia les va-nu-pieds à pénétrer dans les douches.

Et là, d'une manière incompréhensible, non contente de lui opposer un refus catégoriques, la horde haillonneuse se mit à vitupérer contre le digne représentant de l'autorité en l'injuriant crûment : “*Ordure ! Enculé ! Fût de pisse !*”

J'en passe et de meilleures.

Bref, outre que d'être ingrats et discourtois, les sous-hommes détestent se laver.

On mit fin à la mutinerie en contraignant légalement, avec mesure et tempérance, c'est-à-dire à coups de pied, de crosse et de schlague, les sinistres individus à obtempérer.

Le public, ahuri par cette violence verbale, qui plus est, gratuite, et pour aider, dans un souci citoyen, à leur enfournement, se joignit aux gardiens pour bastonner les rétifs et répugnants malappris, en vue de leur apprendre les valeurs de la République (en allemand : Reich), en même temps que l'obéissance et de leur inculquer les vertus d'un langage civilisé.

“Ces velches sont vraiment des gens de rien, en admettant qu'ils soient des gens !” Hurlaient-ils. (On n'ose imaginer ce qui serait arrivé si les gueux avaient déchiré la chemise du saint homme. Ça s'est vu).

Pas davantage que dans la France démocratique du vingt-et-unième siècle, la vertueuse autorité nazie ne supportait la grossièreté, en effet, ce n'est pas une excuse que d'être un *dysgénète*.

Sur le coup, il n'y eut que deux morts. Les autres ne supportèrent pas la douche. En somme, la courtoisie leur a offert une mort propre.

On ne louera jamais assez les vertus de la civilisation.

Sylvie Velghe, Nathalie Dale, Michel B*, Francis V* non plus n'ont pas supporté les bienfaits de la *putainerie tutélaire*, une entreprise *hygiénique* dont ils sont également morts.

Non sans avoir, au préalable, insulté les délicieux *MJPM* qui veillaient pourtant à leur confort *“Ordures ! Enculés ! Fûts de pisse !”*

La routine. Pourquoi changer quoi que ce soit tant qu'il ne se passe rien ?

Criminaliser les opprimés, jeter les déshérités à la rue, sous-hommiser les faibles, acculer les humbles au désespoir, ce n'est pas de la violence, que cela, mais le jeu naturel de la démocratie, nous expliquent sans rire les “méritolâtres” intégristes, nos bons aryens à nous.

Pour eux, la vraie violence, celle qu'ils trouvent intolérable, c'est quand les victimes de l'exclusion, criant leur souffrance en secouant leurs chaînes, empêchent les nantis de dormir sur leurs deux oreilles en refusant d'aller prendre leur douche.

Violence et résistance. (Ajouté le 19/10/2019).

Rappel à l'intention des maîtres qui nous tiennent en laisse et de leur valetaille médiocratique. Le pétainisme avait, comme eux, un problème de “putelange” qui l'empêchait d'appeler les choses par leur nom.

Dans son essence, la violence est abus de la force or, abuser, c'est toujours violer.

Par définition, cet “abus de la force”, est exercé par le fort à l'encontre d'un plus faible que lui. En conséquence, la violence est toujours le fait du puissant, de celui qui détient le pouvoir, ou un pouvoir, quel qu'il soit.

Il n'y a pas de violence légitime, la violence est toujours abus de pouvoir.

Un faible, un opprimé qui se rebelle n'est pas dans la violence, il est dans la “contre-violence”, qui en elle-même n'est donc pas violence mais réaction à la violence qui est “résistance”. Animé par le désespoir, la colère, la rage, il peut se montrer agressif, véhément, en arriver à tout démolir, détruire, s'en prendre aux sbires de ses maîtres ou se livrer au sabotage, mais sa réaction, sa contre-violence ou sa résistance, pour excessive qu'elle paraisse est légitime. Elle est d'autant plus dévastatrice qu'il sait être la plus faible et que sa révolte est vouée à l'échec, à moins d'un miracle (qui se produit rarement), d'où cette fureur aveugle voisine de la démence qui préside parfois à ses actes.

Dans tous les cas, cette fureur n'est jamais que proportionnelle à la violence qu'exerce sur lui l'autorité qui l'asservit.

Nous le voyons, lorsque les dirigeants, ou leur valetaille *médiocratique*, dénoncent la supposée *violence* de nos modernes camisards, les GJ, ils ne savent pas de quoi ils parlent, ou plutôt, ils sont dans le “*putelangue*”. Ils sont les auteurs réels de la violence qu'ils dénoncent et dont le soulèvement populaire n'est qu'un contrecoup. Désolé, mais il faut désigner les choses avec les mots qui les évoquent le mieux. (*Ramentevons* que le “*putelangue*” est une forme vicieuse de communication qui consiste à couper son auditoire de la réalité).

Le terrorisme n'est pas légitime, il est le massacre de personnes innocentes par des individus qui se présentent comme détenteurs d'une autorité (réelle ou supposée). En son extrême, il est la violence qu'exerce par les armes un État illégitime contre le peuple sans défense qu'il opprime.

Parce que fondamentalement *contre-violence*, la *résistance* est toujours légitime.